

L'Ami de la Religion et de la Patrie.

JOURNAL ECCLESIASTIQUE, LITTÉRAIRE, POLITIQUE, ET DE L'INSTRUCTION POPULAIRE.

Vol. I.

QUEBEC, 7 AVRIL, 1848.

No. 18.

PENSÉES SUR LE CHRISTIANISME, PREUVES DE SA VÉRITÉ.

PAR JOSEPH DROZ.

De l'Académie française et de l'Académie des sciences morales et politiques.

AVERTISSEMENT.

Je voudrais dissiper l'erreur de ceux qui supposent que la religion naturelle suffit pour nous guider, et qui croiraient s'abaisser en s'élevant au Christianisme.

Je n'ai point cependant la prétention d'enseigner et d'instruire. Puissé-je inspirer à quelques lecteurs le désir de converser avec des hommes capables de les éclairer!

DOGME.

I.—On a dit qu'un moyen souvent très-utile pour rapprocher les esprits, est de voir nettement sur quoi l'on est d'accord et sur qui l'on diffère.

La loi du Christianisme, c'est l'amour de Dieu et des hommes. Vous à qui je m'adresse, cette morale en elle-même vous plaît, vous désirez la suivre, et vous seriez heureux qu'il fût en votre pouvoir de la réparer sur la terre. Mais, dans l'Évangile, elle n'est pas isolée et flottante à tous vents. Vous rejetez les dogmes parce qu'ils vous paraissent faux, et les pratiques parce qu'elles vous semblent inutiles : voilà le point qui nous sépare.

Examinez, réfléchissez encore. La raison est un pâle flambeau ; mais Dieu nous l'a donné, et nous devons placer la main de manière à garantir sa flamme vacillante. Ne croyez donc pas légèrement de prétendus philosophes ; quelle que soit leur assurance, ayez le courage de juger par vous-mêmes. Peut-être reconnaîtrez-vous que ces dogmes et les pratiques sont les deux bases solides et nécessaires de la morale.

II.—Le déiste peut se conformer à la loi naturelle que Dieu a gravée dans nos cœurs ; il peut méditer les leçons des philosophes de tous les pays, de tous les siècles, et profiter même de la morale évangélique dont la supériorité le frappe et le touche ; il peut remplir de nombreux devoirs envers ses semblables, et mériter leur reconnaissance par des actions généreuses.

Vainement, cependant, supposerait-on résages les principes pratiques du déiste ; vainement emprunterait-il toute la morale du Christianisme, sa doctrine manquera toujours d'une condition nécessaire pour donner aux autres et à lui-même, la plus sûre garantie de ses lumières et de sa conduite. Le système qu'il a reçu ou qu'il s'est formé, est un ouvrage humain ; c'est un système de morale, qu'il reste toujours libre de modifier, de changer, soit pour le

perfectionner au gré de son imagination, soit pour l'accommoder aux faiblesses de son cœur. On peut savoir quel est aujourd'hui ce système, non quel il sera demain. Je crois qu'aux yeux de la raison comme à ceux de la religion, le suicide est un crime révoltant ; le déiste qui pense de même peut changer d'opinion, et n'en sera pas moins déiste. Son système est trop flexible, sa théorie est, si je puis parler ainsi, trop élastique ; tout y dépend de la raison d'un homme ; et pour compter beaucoup sur cet unique régulateur, il faudrait peu reconnaître le pouvoir des illusions qu'on se fait à soi-même, et supposer trop de force à notre faible intelligence, quand elle discute avec nos intérêts et nos penchants. La garantie de fixité ne se trouvera jamais que dans la morale étroitement unie à la religion positive, à la religion révélée.

III.—Celui qui voit superficiellement le Christianisme peut, au premier coup d'œil, le juger incroyable ; mais qu'il lui donne une attention sérieuse, il finira par répéter avec conviction ces mots de la Bruyère, qui l'ont fait sourire d'abord : « Si ma religion est fautive, je l'avoue, voilà le piège le mieux dressé qu'il soit possible d'imaginer ; il était impossible de ne pas donner tout au travers et de n'y être pas pris* ».

IV.—Une objection sans cesse renouvelée contre la religion chrétienne, est l'obscurité de plusieurs points qu'elle présente à notre croyance. La même objection peut s'élever contre la religion naturelle. Vous pensez comme moi que l'Être infini, que Dieu est partout ; s'il y avait un seul atôme où Dieu ne fût pas, il ne serait pas infini, il ne serait plus Dieu. Notre conviction de sa présence universelle est donc absolue. Cependant, lorsque nous disons : Dieu est partout ; ces mots éveillent-ils dans notre esprit une idée bien nette, et dont nous puissions exactement nous rendre compte ? Dieu est partout !... Eh quoi ! il est dans cet animal qui rumine et dans cet autre qui galope ? Il est dans ces grains de sable et dans cet amas de boue ? Quelles questions ! et dans quelles recherches s'égarer mon esprit ! Je sais que Dieu, par cela seul qu'il existe, est infini mais comment l'est-il ? Je le saurai si, dans un autre univers, je suis admis à connaître la nature divine. Ici-bas, il est des vérités dont j'ai la plus entière certitude, sans pouvoir les expliquer ni les comprendre ; je les crois, parce qu'il y aurait absurdité à les mettre en doute.

V.—On est observateur bien superficiel, si l'on est pas familiarisé avec ce fait que nous vivons entourés de mystères.

Où fuir, où se réfugier, si l'on ne veut plus en rencontrer ? Ce n'est pas dans le pur déisme ; le déisme parle de Dieu, de l'âme, de l'immortalité ; sont-ce là des vérités exemptes de mystères ! Il faut aller plus loin : embrasserons-nous l'athéisme,

qui promet de tout expliquer ? Prenons garde d'échanger, à son école, le mystérieux contre l'absurde. Eh bien ! écartons les sciences théologiques, bornons-nous aux sciences qui présentent des objets palpables à nos observations. A peine aurons-nous fait quelques pas dans le vaste champ qu'elles ouvrent à notre intelligence ; nous le verrons de tous côtés circonscrit par d'impénétrables mystères. Abandonnons les recherches scientifiques, resserrons notre horizon, pour que tout soit à notre portée ; ne soyons plus occupés que de jeux d'enfants. Je veux lever le doigt, il se lève. O merveille ! Rien de plus immatériel que la pensée, que l'acte de la volonté : comment ma pensée, ma volonté agit-elle sur la matière ? Me voilà reporté dans les hauteurs où ma raison se trouble. Tout est mystère en nous, autour de nous ; et, puisque le mystère est le sceau que Dieu imprime à toutes ses œuvres, si la religion était sans mystère, il faudrait par cela seul juger qu'elle n'est pas divine.

VI.—Gardons-nous de cette erreur grossière que le Christianisme a besoin d'étouffer la raison. L'Église combat cette honteuse erreur. Lorsqu'un prêtre plein de lumières et de zèle * rendit un signalé service en ouvrant ces conférences qui lui ont mérité la reconnaissance publique, il dit dans son premier discours : « La religion ne craint point le grand jour, elle aime à se montrer à découvert ; elle invite à l'examen, elle le commande même. Si elle se sent outragée par l'orgueil du blasphémateur, elle ne se sent pas honorée par les hommages d'une stupide crédulité ; non, non, les disciples de l'Évangile ne sont pas ceux de l'Alcoran. »

Pour juger si nous devons embrasser d'esprit et de cœur le Christianisme, la question se réduit à savoir si, comme on nous l'annonce, Dieu est venu sur la terre révéler des dogmes, affermir et compléter la morale dont il avait gravé les premiers principes dans nos cœurs. Sur cette question décisive, qui est celle de l'existence des titres du Christianisme à la croyance universelle, la religion nous invite au plus sérieux examen.

Jusqu'à la les droits de la raison sont évidemment conservés : un peu d'attention suffira pour juger qu'ils le sont également dans ce qui suit ce libre examen. S'il nous rend convaincus de la divinité du Christ, la raison elle-même nous dit qu'elle doit se soumettre à la révélation avec une confiance entière, absolue ; qu'elle doit s'y soumettre en tout, en ce qu'elle ne comprend pas comme en ce qu'elle conçoit, pour les mystères les plus étonnants comme pour les préceptes les plus clairs. La raison, lorsqu'elle s'exprime ainsi, est simplement conséquente ; car après avoir reconnu que Dieu a parlé, il serait trop absurde de vouloir discuter s'il a dit la vérité.

* Caractère, chap. 16.

* Frayssinous.